

Noirs qu'ils sont les ennemis de tout le monde, et que tout le monde est leur ennemi. Race errante, sauvage, ne connaissant rien que ce que leur apprend le grand livre de la nature, ils ont cependant une éloquence saisissante, une fierté farouche et un mâle amour de liberté.

On peut dire, du reste, de presque toutes les tribus indiennes ce que nous disons en ce moment des Pieds Noirs. Elles sont dans un état de guerre à-peu-près continu, et la venue des blancs, loin de modifier cette condition, ne fait en quelque sorte que l'aggraver. Le blanc est un ennemi de plus, voilà toute la différence. Pour le sauvage, essentiellement, irrémédiablement rebelle à la civilisation, il est impossible de voir les choses à un autre point de vue que celui de ses instincts, de ses besoins propres, du genre de vie auquel il est habitué. C'est ainsi qu'il est extrêmement difficile de lui faire comprendre la vraie nature de l'étranger avec qui il est mis en contact; ayant sa manière à lui de comprendre la misère ou le bonheur, la vérité ou le mensonge, en général toutes les choses de la vie, il est impossible de lui faire envisager l'homme blanc sous un autre jour que celui qui lui est familier. Pour lui, les Anglais, les Français, les Canadiens ou les Américains sont simplement autant de tribus habitant différentes parties de la terre, dont les domaines sont mauvais, et qui n'ont pas de buffles. C'est afin de s'en procurer, et uniquement pour cela, que, d'après l'indien, les blancs lui envoient des objets et des effets de toute nature.

" Ah! dit-il, si ce n'était que de nos bisons, où seriez-vous? Vous péririez de faim et vos os blanchiraient les prairies." En vain, veut-on lui démontrer que tel n'est pas le cas, il répond: " Où va donc alors toute la viande de buffle (pernican) que vous emportez dans vos bateaux et vos chariots?" Ainsi donc, pour l'indien, voir et juger sont un même acte, et le monde ne peut être autre chose que celui où se passe sa vie sauvage et errante. C'est pour cela que, pour se faire comprendre de lui, il faut se mettre à sa place, ne raisonner qu'avec le secours de quelques idées simples et nettes, et non pas faire comme beaucoup de missionnaires qui lui parlent le langage propre aux sociétés civilisées. Les uns l'entretienennent de l'histoire des gouvernements et des changements politiques, les autres lui exposent les différents systèmes religieux dont ils sont les avocats respectifs. Aujourd'hui on l'engage à suivre cette religion, demain à avoir foi dans telle autre. Est-il donc étonnant que, lorsqu'il examine avec ses grossières facultés tant de démonstrations contradictoires, il reste confus, indécis et défiant?

L'indien n'a pas précisément de l'aversion pour le blanc en tant que blanc; au contraire, il est plutôt porté à le recevoir avec douceur et amicalement, pourvu que le nouveau venu adopte son genre de vie, joigne le camp de chasse et fasse la vie de plaine; mais pour le blanc qui veut s'établir ou faire la chasse à son propre compte, les Cries et les Pieds Noirs ont une antipathie invincible. La propriété d'une portion définie de terrain par un seul individu est naturellement contraire aux idées d'hommes qui, en une seule saison, parcourent cinq cents milles de prairie.

En dehors des indiens, il y a une autre catégorie d'hommes qui méritent une attention spéciale et qu'on ne connaît pas assez. Ce sont les métis. Les métis descendent en grande partie des Français n'ayant à l'origine aucune habitation fixe, ils ont été successivement amenés par leurs pères à former des établissements isolés le long de la Saskatchewan du nord. La plupart ont émigré de la rivière Rouge, d'autres sont d'anciens serviteurs de la compagnie de la baie d'Hudson, d'autres enfin sont des parents de gens encore dans l'emploi de la compagnie. Ils prennent généralement le titre " d'hommes libres," et si l'exemption de toute contrainte, l'antipathie pour toute occupation régulière et l'amour de la vie errante sont les

traits distinctifs des hommes libres, ils ont souverainement droit à cette appellation. A peu d'exceptions près, ils ont préféré la vie précaire et hasardeuse de la chasse à celle plus assurée de la culture, et on les voit pendant toute la saison d'été parcourir la prairie en bandes nombreuses et bien organisées. L'hiver, ils reviennent à leurs établissements et s'occupent à transporter le buffle gelé des plaines les plus proches.

Ce genre de vie qui les met en contact plus immédiat avec les indiens et les éloigne de toutes les formes de la civilisation, n'a pas peu contribué à les abaisser dans l'échelle sociale et à rendre presque impossible l'établissement d'une colonie durable. La faim elle-même, ce puissant aiguillon du travail, semble impuissant à leur donner des habitudes industrielles. Durant l'hiver, ils éprouvent souvent de longues privations; mais, semblables en cela aux indiens, ils ne veulent pas croire à la diminution des buffles, et persistent à ne dépendre que de lui pour leur alimentation. Pour peindre leur caractère en quelques mots on pourrait dire d'eux qu'ils sont gais, indolents, dissipés, incertains, oublieux, braves, prompts à former leur jugement, capables d'endurer toutes les fatigues imaginables, ayant une grande puissance de résignation, quoiqu'il soit impossible de compter sur eux dans les moments critiques. Ils sont encore ignorants et superstitieux; ils détestent les indiens sans cependant aimer les blancs, et l'on peut dire en résumé qu'ils offrent peu de ressources à la formation d'une nationalité future dans les lointaines régions qu'ils habitent.

Quant aux blancs qui parcourent ou habitent la vallée de la Saskatchewan, leur nombre est tellement insignifiant qu'il est presque inutile d'en faire mention. On n'y voyait absolument autrefois que les employés de la compagnie de la baie d'Hudson. Il y a quelques années, un certain nombre d'Américains avaient été attirés dans ces parages par la découverte plus ou moins réelle de mines d'or, mais la difficulté ou plutôt l'impossibilité de s'y procurer des moyens d'existence, jointe à l'hostilité continue des Indiens, leur eût bientôt rendu ce séjour inhabitable. Il paraît néanmoins certain que l'or existe dans la plupart des rivières qui coulent à l'est des Montagnes Rocheuses, du même que dans celles qui arrosent la Saskatchewan du nord; ce qui donne à croire que, malgré les difficultés nombreuses que, pendant longtemps encore, les mineurs auront à surmonter, ils ne tarderont pas à y venir en assez grand nombre pour décourager l'agression des Indiens, et attirer derrière eux les marchands voyageurs des villes frontières du Montana, du Dakota et de l'Idaho.

En ce qui concerne le commerce de fourrures qui a été pendant si longtemps la principale richesse et la seule industrie du Nord-Ouest, il faut reconnaître qu'il a considérablement diminué. Il devient de plus en plus difficile de se procurer les peaux de buffles en grand nombre, et les fourrures précieuses sont aujourd'hui comparativement très-rares. C'est dans la région de la Saskatchewan proprement dite que se trouve le bison, le loup-cervier, le chat sauvage et le loup; quant aux plus riches fourrures, telles que la loutre, la martre, le vison, le castor, on les a plus spécialement dans la région qu'arrose le Lesser Slave Lake. Ce qui va résulter pour l'avenir de cette industrie de l'abolition du monopole qu'exerçait la compagnie de la baie d'Hudson, et de l'introduction du commerce libre, nul ne saurait le prévoir, ni par conséquent en donner une idée quelconque. Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce sont les marchands américains des territoires avoisinant la Saskatchewan qui accapareront la plus grande partie de ce commerce, et que les fourrures ne tarderont pas à subir une grande dépréciation dans leur qualité si ce n'est dans leur nombre.

Pour terminer cette rapide esquisse d'un pays qui a